

Cinq poèmes

Petr Král

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Král, P. (1989). Cinq poèmes. *Liberté*, 31(6), 4-8.

PETR KRÁL

CINQ POÈMES

SANS

C'est l'été; nous fuyons avec le bus, grise étoile,
sous les arbres oubliés un peu. Leurs ombres, des deux
côtés,
s'étalent en taches étonnées sur les façades, échos
de paroles surgies nulle part. Plus loin, dans la nuit des
maisons,
on devine comme un appel d'océan; d'une immensité
distracte qui ne nous attire ailleurs
que pour se détourner, tendant une glace ternie
au rien, sans plus de commentaire. Le piano surnage, noir,
dans un silence encore bourdonnant.
(Il pleut seulement là, sur le bord, où la pluie fait à peine
une robe d'oubli aux corps des femmes,
des femmes qui, trop claires, pleuvent doucement sur nos
chemins.)
On ne hâte rien; toute chose vient à nous quand il est
temps.

Aux arrêts de bus, hagards, nous nous attendons
nous-mêmes,
sans attendre.

QUI CHANTE, BOUGE

Le crépuscule
n'éteint rien; tout le feu, dans la nuit, s'obstine à hurler
sans voix
derrière les brèches des façades, les rainures ardentes
sous le portail;
le printemps n'est pas venu quand, déjà, il rampe sans
vergogne, se commet dans la joie
avec l'humus tiède; le temps vieilli se fait, se défait sans
peine
au gré de fautes nouvelles, faux pas bien sonnants
en ultime écho de la rage de qui s'obstinait, rapprochait
encore sa mèche baveuse
de la pomme de terre, pour faire exploser les gaz de la
cave –
et toi, tu es gai, gaies sans bornes, tes mains tremblant pour
rien,
le grouillement rieur des lignes, des épreuves à nouveau
retournant au chaos, hors la lampe et son cercle,
gais les pinsons piaillants des remords, gai le ricanement
distrain de la mort
là comme ailleurs, dans la nuit entre les mâchoires édentées
des poches, des fissures – –

L'ENCERCLEMENT

Bientôt midi. Le lac du parc fuit sur place, se hérissé d'un
métal fébrile
au souffle de l'instant. Dans l'herbe s'attardent, seuls, des
sentiers
d'ombre. Ta douceur guérit la blessure
et modère la peine; en vain je dis que l'horizon nous salue
d'une promesse de chute. Avec des cris d'oiseaux vers
l'ouverture des salles claires
entre les arbres; par un ascenseur de sève, de sang,
grondant sous l'écorce,
jusqu'à la nuit des racines. Au-delà des tulles du taillis, une
route proche
fait presque miroiter l'éclat d'une rivière. L'air embrasé
flambe immobile
dans les couronnes, si ardent qu'il cerne soudain les
branches crépitantes
par la nuit à venir. En vain je me fais statue d'effroi, clouée
au socle de la souche
dans l'encerclement des clairières: nous ne sommes pas en
exil, assures-tu,
appuyant pensive le sourire contre une promesse ignorée
de l'azur.

LE CIMETIÈRE ET LES ENVIRONS

Le gris poussiéreux des tombes nous
refuse, dérobe ses cendres calmes pour nous rendre au froid
et au métal des buis, au dessin net des chemins fuyant hors
du cercle
entre les pierres glacées. Sur les bords à nouveau le tout
s'abîme rapidement
dans le crépuscule, dans l'hésitation des lotissements
encore libres
devant les mailles de la clôture. La journée déclinante,
au-delà, s'éparpille vite en oiseaux et leurs tourbillons
affolés
autour du pilon, de nouvelles tours haletantes qu'il cloue
contre le bleu contrit
au-dessus des stades de la banlieue. Demain se lit à peine
dans les tracts inachevés, peut-être seulement dans le blanc
des chemises
qu'on a mises encore, là-bas, pour courir dans le noir
de maison en maison – Chaque nouvel espoir de plaisir,
d'une adhésion fervente
à la peau promise, nous chasse lui-même dans le froid,
n'avance une brèche d'Eden tiède qu'en récompense
du détour
par l'étendue venteuse de la peur. De surcroît la misère
des hideux, la poutre en fer étalée sans vergogne
à travers le boudoir du jour... Dans le dos des dernières
tombes, le mur gris s'appuie seulement
sur le ciel. Rien que cette mince paroi de clarté nue
montant des porcelaines sous l'horizon, d'une ville à peine
devinée
de tendresse ferme.

TARD

Il est tard, en vain vous brillez du regard et poussez le
ventre
entre les jambes – raidies d'avance – de celle qui, pendant
le tango,
sort déjà avec vous à reculons
du temps; en vain, une raie tracée dans les cheveux, vous
voulez pérorer au balcon
sur les restes mourants de soleil au fond de la baie.
Il est tard, le sourire béat face aux ténèbres
n'efface pas l'abîme.

Il y eut pourtant assez
de temps pour vivre, des après-midi entiers où le vent sur
la terrasse soulevait la nappe
pour lui apprendre l'oubli,
où une lueur mate perçait le gris des quais déserts
et l'ouvrait au blanc de nulle part,
où les graines comptées attendaient dans la nuit des
boutiques
et dans la rue passait à vélo une déesse inconnue.
Tout le temps pour vivre dans le frémissement distrait
d'un monde sans poids, alors que vous dormiez.